DIRE LE VRAI

Dominique JOUVE[G]

une pierre après l'autre(…). Agir comme si on se donnait mille ans pour devenir ami
Ismet Kurtovitch

Abstract : *The dialogue between cultures is essential for the present and future of Pacific Islands where colonization imposed the clash between the autochtones and the colonists. In New Caledonia, the foundation of a "common destiny" passes by a reflexion on what is the "commun run" that all the communities could share. The poets Déwé Gôrödé (a female political kanak leader) and Nicolas Kurtovitch (whose Eurpên ancestors arrived in the XIXth century) gave free course to their desire of sharing in the poetic collection published in 1999* Dire le vrai/ Speaking the truth*, where texts of the one and other alternate on jointly decided topics. The shape of the book supports the perception of an interval where the difference can play apart from dualism, apart from any hierarchy. Because it is not a question of thinking this dialogue in terms of identity and difference; and each poet presents himself to the other in the common space which constitutes the poetic language. Each one is put moving towards the other and respects its share of personal opacity, at the same time as the cultural differences become sources of words of peace.*

Keywords *: New Caledonia, poetry, cultural dialogue.*

Dans une Europe qui a eu du mal à se fonder, dans une Europe élargie aujourd'hui à 28 états membres sans compter les territoires ultramarins divers que l'histoire a reliés à l'Europe et qui en font partie, au moins du point de vue institutionnel (on élit des députés au Parlement européen dans le Pacifique), que signifie le dialogue des cultures ? Sous quels angles faut-il l'envisager ? Comment faire pour que de cette diversité puisse maître de la communauté, du « commun » ? En posant cette question dans le Pacifique, nous nous demandons ce qu'ont en commun les populations océaniennes et les populations qui sont arrivées lors de la colonisation. Ce « commun » est à fonder pour que soient possibles une vie ensemble, un « destin commun » selon les termes du préambule de l'Accord de Nouméa.

Le problème de l'altérité en Nouvelle-Calédonie doit être envisagé sous l'angle des études postcoloniales et nous nous intéresserons à un recueil poétique intitulé *Dire le vrai*[1], écrit par Nicolas Kurtovitch, un calédonien d'origine européenne et Déwé Görödé, une femme indépendantiste kanak, en 1997. Le titre nous prévient : il s'agit de se dire à l'autre en toute transparence. Or dans l'histoire de la Nouvelle-Calédonie, y compris la période la plus récente, les identités diverses ne se rencontrent pas dans un espace éthéré ou idéalisé, pas plus lors d'un « devis » comme au XVIe siècle ou lors d'une conversation entre personnes de bonne compagnie, ni même lors d'une discussion/ « disputatio » intellectuelle. Elles sont en conflit, éventuellement en opposition frontale. L'autre est parfois évacué de la vision de l'un, par des jeux de regards stéréotypés sur les sociétés colonisées, en dehors même des manifestations de la violence (personnelle, collective, institutionnelle etc.). La méconnaissance de l'autre se double d'une intériorisation des mépris, de la haine ou de la honte de soi. On a donc vu

[*] Professeur des universités en littérature française à l'Université de la Nouvelle-Calédonie, C.N.E.P., EA 4242. <dominique.jouve@univ-nc.nc>

[1] Nous citerons l'édition originale de 1999, comprenant un cahier de dessins de Mathieu Venon, et non l'édition de poche établie postérieurement (2000).

BDD-A14487 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:48 UTC)

s'installer, et perdurer beaucoup d'incompréhension de part et d'autre, et des affrontements armés, après de nombreuses révoltes kanak au XIXe siècle, ont eu lieu entre 1981 et 1988 en Nouvelle-Calédonie. C'est cette quasi guerre civile que les Accords de Matignon ont tenté de régler en 1988 par deux textes acceptés par toutes les parties, suivis d'une loi ratifiée par un référendum.

La position des signatures sur la page de l'Accord, en deux colonnes, émane d'une vision bipolaire : indépendantistes kanak (à droite) versus loyalistes blancs (à gauche de la feuille), avec les autorités de l'État comme arbitres (en haut et au centre). Les indépendantistes kanak ont dû recourir à la violence pour exister face à l'évidence de la présence des blancs, des colons comme interlocuteurs de l'état. À Nouméa aussi bien qu'en brousse et dans les îles, culture kanak et culture des blancs (surtout d'origine européenne et spécifiquement française) sont co-présentes selon un régime d'extériorité très marquée par les langues, l'histoire, les pratiques sociales, le niveau de développement économique etc. Chaque culture est de plus en elle-même hétérogène, car de plus en plus de Kanak vivent à la ville ; ainsi leurs liens avec les pratiques sociales ou religieuses et les rites traditionnels qu'on appelle du nom de « coutume » se transforment et se distendent. De l'autre côté, les Français présents depuis plusieurs générations opèrent une distinction entre descendants de la colonisation libre et pénale ; ensemble, ils s'opposent de plus aux Français immigrés de fraîche date, ceux qu'on appelle volontiers les « zoreilles ». Il faut rajouter à ce tableau les descendants des immigrés divers et des travailleurs sous contrat : Japonais, Javanais, Tonkinois, Wallisiens, Futumiens, Tahitiens, Réunionnais etc.

On a souvent considéré ces deux cultures en face à face : comme deux personnages distincts dans la scène fantasmatique du premier contact, dans une altérité totale, sans qu'aucune intercompréhension ne soit possible de l'un vers l'autre et de l'autre vers l'un ; des romans historiques récents reprennent à satiété cette fantasmagorie de la première rencontre depuis plus de trente ans. Ainsi la littérature de la Nouvelle-Calédonie est-elle dominée, de 1853 à 1930 par le regard du colonisateur, de l'intrus occidental sur une île et ses habitants ; ce regard n'est déjà pas simple car chaque missionnaire, chaque visiteur, chaque déporté a sa propre vision avec des variations individuelles, religieuses, idéologiques. Cependant, en général, c'est un regard habité par les stéréotypes raciaux, par l'exaspération d'une différence vue comme supériorité de l'homme blanc civilisé, sur l'indigène kanak, présenté comme primitif, cruel, sournois, etc. Cette altérité-là se donne percevoir dans une surface, une forme extérieure, comme les silhouettes des femmes kanak qu'aperçoit depuis son bateau le héros de la nouvelle « Sauvages et civilisés », de Georges Baudoux, écrite en 1935.

Or, si l'on suit les analyses de Lévinas, « l'altérité totale (…) ne luit pas dans la *forme* des choses par laquelle elles s'ouvrent à nous, car, sous la forme, les choses se cachent » (page 209 dans *Totalité et Infini, essai sur l'extériorité*, Le Livre de poche, 1971, rééd. 2009, biblio essais). D'où s'ensuit une mise à l'épreuve des images ordinaires pour penser cette co-présence marquée par l'illusion, le stéréotype, la méconnaissance : surface/ intérieur (l'intérieur étant considéré comme l'essence de la chose), l'endroit et l'envers. Le philosophe en conclut que seule la parole peut dire l'ouverture entre l'endroit et l'envers, permet d'échapper au caractère mystérieux, hermétique de la façade. Il faut donc penser l'autre/ l'autrui en dehors de l'idée de la différence, qui catégorise, qui range des objets en fonction d'un « genre » qu'ils auraient en commun. En effet, « l'altérité d'Autrui ne dépend pas d'une qualité quelconque qui

BDD-A14487 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:48 UTC)

le distinguerait de moi, car une distinction de cette nature impliquerait précisément entre nous cette communauté de genre qui annule déjà l'altérité ». (page 211)

Il ne s'agit donc pas pour Lévinas, de penser la rencontre avec l'autre sur fond de semblance ou d'identité et il est rejoint sur ce point par le philosophe François Jullien. Celui-ci mène une critique de la notion de « différence » en soulignant que ce concept est un concept identitaire et il fait ce constat qui va à l'encontre d'une idée reçue sur la différence : il n'y a pas d'identité culturelle possible. Car, écrit-il « L'*identité* borde, en effet, la *différence* au moins de deux façons : dans son amont, l'identité étant ce dont procède et que sous entend la différence ; dans son travail d'élaboration, la différence faisant couple avec l'identité, comme son opposé ; enfin dans son aval, l'identité fixant à la différence sa visée. » (Page 24)

Il exprime alors une pensée du même type que celle de Lévinas : réfléchir en termes de différence nous condamne à rester dans un espace solipsiste « car la différence suppose d'abord une identité plus générale — disons : un genre commun — au sein de laquelle la différence marque une spécification. » (Page 25) Il s'autorise également d'une difficulté devant laquelle tous reculent : on n'a pas réussi à nommer « cette culture commune dont toutes les cultures se contenteraient de déplier les différences comme un éventail », et ce, pour une bonne raison : cela n'existe pas. Il faut donc se dégager de ce préjugé et considérer qu' « il n'y a pas de culture première, en amont, au singulier et servant d'identité commune, dont les diverses cultures rencontrées de par le monde, au pluriel, ne seraient que des variations. » (page 25)

Et en effet, si nous considérons la littérature de la Nouvelle-Calédonie dans son développement historique, l'auteur (principalement de nouvelle) qui centre son travail sur la différence entre ce qu'il appelle « les races », Georges Baudoux, nomme « primitivisme » cette étrangeté qui le fascine et qui nourrit nombre de ses descriptions de gestes, de postures, de coutumes et de croyances dans ses nouvelles[1]. Ainsi, le peuple évoqué appartient-il bien à nos semblables du genre humain, mais nettement moins avancés sur la trajectoire du progrès… La fascination de la différence aboutit à un classement : les blancs, représentants de la civilisation, ont une identité bien supérieure à ces peuplades arriérées. C'est seulement à la fin de sa vie que Georges Baudoux a modifié quelque peu son approche et tenté de penser la vie et la mort des cultures, le choc dramatique entre les fusils des blancs et les casse-têtes des Kanak.

Même un écrivain qui se dégage de la pensée coloniale, Jean Mariotti, tente de dessiner une sorte de concert des cultures et civilisations dans lequel la culture kanak rejoindrait, plus ou moins, la culture gréco-latine, en particulier dans sa réflexion sur l'harmonie des contraires et ce que les Pythagoriciens nommaient le nombre d'or. La différence qui avait tant occupé Baudoux se résout alors dans une mystique poétique.

Un changement complet a lieu lorsque les Kanak prennent la parole dans des travaux de recherche, des discours d'analyse politique et culturelle, avec Apollinaire Anova Ataba et Jean-Marie Tjibaou. Désormais, ils ne sont plus objets du regard et thèmes de la parole des Autres, puisque que le système colonial leur a confisqué leur parole ; ils tentent de dire « nous sommes là » et aussi « qui » ils sont, sans tomber dans le piège des comparaisons et des différences. C'est sur cet arrière plan qu'il faut donc situer l'entreprise de Nicolas Kurtovitch et Déwé Görödé : les deux poètes se présentent l'un à l'autre, dans cet espace de partage que représente la langue poétique: le temps

[1] Un exemple entre mille : « un sens inné de l'orientation, qui existe chez les primitifs, lui révélait que le cortège marchait à l'envers » dans « Kavino », page 197 in *Légendes canaques, 1 Les vieux savaient tout*, Nouvelles éditions latines, 1989.

BDD-A14487 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:48 UTC)

n'est plus à l'affrontement des guerriers, de part et d'autre des barricades. Il ne s'agit pas de se dire contre l'autre mais en relation à l'autre, l'un se met en mouvement vers l'autre, en respectant sa part d'opacité, d'étrangeté et de mystère. Au fond ce recueil poétique répond à l'injonction de Frantz Fanon, plus de cinquante ans après la parution de *Peau noire, Masque blanc* en 1952 :

> Pourquoi tout simplement ne pas essayer de toucher l'autre, de sentir l'autre, de me révéler à l'autre ?[1]

Ainsi, la page de couverture du livre annonce-t-elle un programme : deux formes humaines, peu ou pas sexuées, avancent leurs bras tendus vers l'autre et se courbent dans un geste d'accueil et d'humilité : mais si les mains se touchent, elles ne le font que sur un fond rouge, un triangle rouge (l'éclair de l'orage qui ouvre les cieux ?) qui est à la fois le lieu de la rencontre et sa condition de possibilité. Il faut que les formes soient séparées par ce rouge, qu'il constitue le fond du tableau (les autres couleurs de fond, jaune paille et ocre, peuvent évoquer le sable des bords de mer et la terre rouge des latérites) pour que ce geste de partage soit visible. Le rouge peut être associé à ce qui a divisé : la violence historique, mais c'est aussi le sang de la vie renouvelée, celle qui va irriguer le présent et le futur.

Cette image de couverture n'a pas été créée par le peintre Mathieu Venon en même temps que les poèmes s'écrivaient, elle est postérieure à la lecture du manuscrit. Il a très bien saisi cependant que le plus important, ce n'est pas l'identité de chacune des deux formes humaines, mais l'écart, l'interstice qui les sépare et grâce auquel elles peuvent exister chacune pleinement et se parler.

En effet, les poèmes, organisés en 18 thèmes, ont été écrits en 1997, lors d'une tournée que les deux écrivains faisaient dans quatre grandes villes australiennes, Sydney, Adelaïde, Melbourne, Canberra. Le premier séjour est le plus long, il correspond à un colloque de littérature organisé par l'Université de Nouvelles Galles du sud (University of New South Walles).

Le contexte politique et historique précis nous aide à comprendre le projet des artistes. En 1997, la Nouvelle-Calédonie était à un an du référendum sur l'indépendance prévu par les Accords de Matignon. Or, depuis 1975, la vie politique bruissait de rumeurs et autres indications fragmentaires sur des négociations concernant un pacte, ou un traité, ou un nouvel accord destiné à éviter un résultat donnant 60% des voix au maintien de la Calédonie dans la France, et 40% pour l'indépendance : une proportion qui, tout en se conformant aux lois de la démocratie, ne donne pas à l'un ou l'autre parti un avantage décisif, ce qui alimente la crainte de nouvelles violences.

La société civile n'avait aucune idée du contenu des négociations, d'où une impatience générale et même de l'agacement par rapport aux hommes politiques. Le dessein de dialogue entre un écrivain d'origine européenne, ce qu'on baptise parfois « Caldoche », et la plus connue des intellectuels et écrivains kanak, est donc politique, c'est une initiative citoyenne. Mais il ne s'agit pas de littérature engagée, il n'y a pas de thèse à défendre, sinon celle du dialogue et du partage. Grâce aux pouvoirs de la poésie, chacun avance vers une meilleure connaissance de l'autre par un échange équilibré, sincère, construit de façon à éviter tout rapport de domination. Chacun se dit et travaille sur sa part d'aliénation, sur ce qui l'empêche d'aller plus loin vers l'autre et entrave son désir d'humanité.

Quelle a été la méthode ? Les deux poètes se sont accordés sur un certain nombre de thèmes sur lesquels écrire un poème chacun par jour : la liste a été travaillée en

[1] Page 188, Fanon, *Peau noire, Masque blanc.*

BDD-A14487 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:48 UTC)

commun et des mots clés comme « la guerre », ou « être guerrier » ont été abandonnés, ainsi que « la ville ».

Cette entente n'était peut-être possible qu'entre des personnes que reliaient déjà la confiance et l'amitié : par la suite Nicolas Kurtovitch a également écrit une pièce de théâtre à quatre mains, *Les dieux sont borgnes*, avec Pierre Gope, dramaturge kanak originaire de l'île de Maré. Déwé Görödé, une femme militante indépendantiste et féministe, originaire de la Grande Terre, a également écrit en commun avec Wenilo Ihage, un homme originaire de l'île de Lifou, un recueil de nouvelles édité en 2002 *Le Vol de la parole*. Nicolas Kurtovitch et Déwé Görödé ont donc en commun le courage de tenter l'écriture en partage, de découvrir ce qui se passe lorsque l'inspiration se vit au delà de l'individu.

La composition du recueil suit le trajet de ville en ville, avec 9 thèmes pour Sydney, 3 pour Adélaïde, 2 pour Melbourne, 2 pour Canberra. L'entrée dans le livre se fait par un séjour de 9 jours et 9 thèmes pour Sydney, le voyage se déploie dans les trois autres villes pour revenir vers Sydney avec 2 thèmes supplémentaires. Il se termine par la séparation qui ramène chacun des auteurs vers ses préoccupations, ses interrogations, ses occupations. Deux poèmes d'envoi marquent le salut final, avec une dissymétrie : Déwé dédie un poème « à Bernadette », *une grande dame du pays*[1], tandis que Nicolas remercie Déwé. Il n'y a pas d'homologie entre le parcours temporel et le parcours spatial : en effet, le lieu de production ne laisse guère de traces dans les poèmes : on trouve deux mentions des Aborigènes dans les poèmes « Autre » et « Espoir », quelques allusions à des promenades dans Sydney, mais peu spécifiques : un trottoir et une boîte de nuit dans le poème « Espoir ». Cependant l'adresse « Vers demain »[2] de Déwé Görödé élargit le propos à toutes les luttes des peuples colonisés. En fait le voyage est moins une occasion de découverte, dans ce recueil, qu'un temps d'arrachement aux habitudes, aux liens sociaux, familiaux ou amoureux qui enserrent l'individu dans ses occupations ordinaires. Chacun des deux poètes, arraché à son quotidien, est ainsi disponible pour l'autre et pour la page blanche :

Il y a dans le départ
L'abandon salutaire
L'échappée indispensable,
L'autre surface
Encore vierge encore vide [3]

Un silence se fait, propice au recueillement. Chacun est disponible pour l'autre.

Quels sont les obstacles à la rencontre ? Ce sont d'abord les pesanteurs historiques, et en premier lieu une domination coloniale encore active, avec le souvenir des affrontements violents de la période des « Événements », et une terre marquée par toutes les souffrances.

Pour Déwé, le fait d'écrire ici et maintenant ne peut être dissocié de la domination coloniale qui prive l'autre de son être et de sa voix, donc de sa vie. Il faut arracher les mots, par un âpre combat, au néant auquel le colonisateur vouait les colonisés. Ce thème est d'autant plus fort que le poème est écrit sur cette terre australienne où les habitants premiers, les aborigènes, étaient presque exterminés à la fin du XIXe siècle. Il n'y a pas là d'image de la page blanche, mais des mots de lutte :

Écrire

[1] Il s'agit de Bernadette Kurtovitch, la mère de Nicolas : hommage indirect également au fils.
[2] La dédicace à Denis Freney rappelle la mort récente (1995) de ce grand militant pour l'indépendance du Timor oriental.
[3] Page 12, Nicolas, « écrire ».

BDD-A14487 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:48 UTC)

Une île
Un pays
Où les êtres étaient
Où les êtes étaient sans être
Où les êtres sont sans être
sans dire
sans voie
sans voix
sous la chape de
silence
et en coupe réglée
de la pensée unique

Tout vers est arraché aux bâillons imposés par le système colonial, avec l'interdiction des langues kanak, les entraves à la circulation, les spoliations foncières, les répression armées lors des révoltes. L'être dominé n'a eu guère que le choix entre la compromission et la corruption, il ne pouvait que *vasouiller/ ou nager en eaux troubles/ comme un poisson dans l'eau* tant que le temps des luttes organisées pour l'indépendance n'était pas venu. Il n'y a pas de haine, pas de violence dans le ton mais une ferme détermination.

Nicolas Kurtovitch insiste sur un autre aspect du colonisateur et dénonce son « arrogance », son « arbitraire » qu'il s'agit de débusquer dans le corps lui-même :

à pleine main j'ausculte je palpe
J'appuie je cherche l'os
Cherche les muscles trouve
Nerfs viscères vaisseaux veines
Artères canaux je presse
Trouve la douleur[1]

Les propriétés de l'aliénation coloniale sont assimilées par métaphore à des masques qu'il faut enlever, arracher, pour retrouver « l'être véritable » :

Révéler à soi l'être véritable
Offrir alors ce qu'il a de pur
De silencieux d'attentif et patient
Par l'humilité des sentiers
Á deux parcourus[2]

La poésie est donc d'abord une violence faite à la violence ; elle associe la vigilance à l'action du burin. Elle accomplit une sorte de sortie de soi (*pose tes yeux au loin/ à flanc de montagne/ comme si tu y plaçais ton cœur*) qui permet de se voir avec le regard de l'autre, et qui amène le souhait fervent :

Ensemble soyons l'autre
de l'autre
alors nous saurons
être [3]

Le souvenir des affrontements passe par les émotions de l'autre mêlées à celle de soi : constat de la peur collective et des haines déchainées :

l'autre de la peur
l'autre de la domination
l'autre du pouvoir
l'autre du viol

[1] Nicolas, poème « écrire », page 12.
[2] *Ibidem* page 13.
[3] Nicolas, poème « l'autre », page 21

BDD-A14487 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:48 UTC)

de la case brûlée
des yeux rouges de sang
l'autre de la haine
au moment des barrages
des embuscades
du massacre
des larmes
du sang [1]

Cet échange est d'autant plus remarquable que Nicolas Kurtovitch a dû quitter sa maison à Lifou quand celle-ci a été incendiée au moment des « événements ». Les poèmes du début du recueil lui font recommencer le geste de salut qui lui permettra d'être accueilli sur la terre de l'autre : un *touché/au sol*. À partir de cette humilité, le poète peut espérer être accepté tel qu'il est : il ne veut pas comprendre l'autre au sens de le rendre transparent et de l'assimiler, mais échanger ces places où chacun est un autre, se pencher sur cet abîme, être aspiré par ce vertige : l'ipséité de l'autre, *l'âme dans son souffle*. À lui, l'Européen, de bouger comme la vague (*la beauté d'être le ressac de la vague*) vers celle qui est là, ferme, calme, (*comme je te sais/ bien assise/ la cordyline près de toi*), bien installée dans son lieu, sa terre reconquise, ou du moins en voie de reconquête.

Au contact de l'autre, le dominateur arrogant qu'était le blanc colonisateur, dont il reste toujours quelque trace dans le soi, s'altère :

De la Connaissance et de la Compassion
Viendra l'être véritable
Ailleurs est si loin
Nous avons notre vie à réinventer [2]

Si les transformations touchent l'un et l'autre, celles-ci sont de nature différente. Comme le rappelle Lévinas, la relation interpersonnelle est toujours asymétrique :

> Ces différences entre Autrui et soi ne dépendent pas de « propriétés » différentes qui seraient inhérentes au « moi » d'une part et à Autrui de l'autre ; ni de dispositions psychologiques différentes que prendraient leur esprit lors de la rencontre. Elles tiennent à la conjoncture Moi-Autrui, à l'*organisation* inévitable de l'être « à partir de soi » vers « Autrui ».[3]

La culture kanak a toujours une place pour l'étranger, à condition que celui-ci se présente avec humilité et respecte le lieu où il se trouve : car la terre, ce sont des ancêtres, c'est l'histoire des clans, c'est l'harmonie des vivants et des morts, la hiérarchie bien ordonnée du « séjour paisible » selon la traduction proposée par Maurice Leenhardt d'un concept a'jië. Ce sont bien ces rapports entre la femme du pays kanak et l'étranger, donc les lois de l'hospitalité, qui structurent le début du recueil.

Le point de vue de Nicolas Kurtovitch qui s'inspire de la sagesse bouddhiste, exclut le métissage culturel et tout ce qui pourrait se résoudre dans une fusion, une entité faite de semblables, dans la « molle bouillie » dont parlait Segalen. L'autre demeure autre, dans son opacité, son irréductible différence, l'autre peut et doit être objet du regard, c'est un objet distinct :

Je vois votre peau votre corps
Les généalogies les perches plantées

[1] i*bidem.*
[2] Nicolas, poème « être », page 33.
[3] Page 237 dans Lévinas, Emmanuel, *Totalité et infini essai sur l'extériorité*, Le Livre de Poche, Biblio essais, 2009.

BDD-A14487 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:48 UTC)

En terre
Et s'y tenant le vieil homme conduit
Le peuple [1]

Le signifiant de l'altérité est la matérialité d'une présence physique : la peau, le corps, et parmi toutes les pratiques culturelles kanak, c'est le discours sur le bois qui est choisi, acte de mémoire (dire les généalogies, les récits de fondation, énumérer les alliances…) et aussi acte politique puisqu'il s'agit de conduire le peuple. Cette expression a une petite saveur biblique (Moïse conduisant le peuple juif ?), ce qui permet de se demander si le regard occidental sur l'Autre océanien ne se rattache pas encore quelque peu à l'idée d'une humanité première et primordiale, conservant un lien authentique avec l'Origine. Ceci s'adresse davantage à l'homme kanak qu'à la femme qu'est Déwé Görödé : Nicolas la voit comme représentante de la culture kanak et elle va lui répondre sur le même plan, en acceptant ce poids : être la représentante du peuple kanak entier.

Dans cet espace nouveau qu'a ouvert le poème, organisé par la Connaissance et la Compassion, le poète place un échange de regards qui servent de révélateurs : puisqu'il a demandé pardon, puisqu'il a salué la terre et les hommes qui ne font qu'un avec elle, il demande à l'autre qu'il/elle le voie dans toute son humanité ; il se propose à son approbation puisque son travail a dégagé de toutes ses gangues un soi régénéré, purifié, enfin authentique:

Dis-moi que tu vois
l'être en l'autre
redevenir humain [2]

La distance maintenue entre les deux partenaires de l'échange se manifeste par le choix éditorial de coloris différents pour les pages dues à Déwé (claires) et à Nicolas (grisées). Cette répartition signifie que c'est en tournant les pages, en passant du clair au gris, que s'ouvre le dialogue. L'édition originale utilise un gris argenté qui apporte de la lumière, mais avec discrétion. Ce jeu de réversibilité nuancée nous invite à passer de l'un à l'autre sans préjugé, et à jouir de cette différence. Ainsi peuvent se tendre des fils de pure humanité reliant l'un et l'autre par des affinités, une égale sincérité, le refus des compromis, des à-peu-près, une égale rigueur dans la démarche. Alors que nous vivons d'ordinaire le contact entre Kanak et Européens comme un dualisme, le lecteur est convié ici à en explorer les complémentarités pour un pays à construire. L'utopie politique oriente en effet toute la rencontre, ainsi que le soulignent les dessins de Mathieu Venon.

Nous l'avons vu, Nicolas construit l'autre comme représentante du monde kanak : il s'adresse à elle en l'assimilant à la terre :

Dis-moi ta terre
mon amie
l'empreinte de ton âme
dis-moi ton sang
la source de ton âme [3]

Ce qu'il cherche, ce qu'il sent, c'est la communauté kanak plus que l'individu femme en face de lui. C'est ainsi qu'il peut demander un pardon qui lui serait accordé au nom du peuple kanak tout entier. Dans cette rencontre, une dimension est quasiment absente, au moins des poèmes de Nicolas, c'est la différence entre l'homme et la

[1] *Ibidem.*
[2] *Ibidem.*
[3] Nicolas, poème « la terre », page 40.

BDD-A14487 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:48 UTC)

femme. Sont-elles d'ailleurs du niveau de la mêmeté (des propriétés exclusivement créées, produites par la société et l'éducation) ou de l'ipséité (un sentiment d'être soi, en relation avec son corps, ses émotions et sensations, et avec des expériences communes entre femmes liées à la maternité, la sexualité) ? Les images de Mathieu Venon soulignent cette dimension asexuée, sauf si nous projetons sur la forme plus petite, plus courbée, l'image du féminin : mais ne serait-ce pas là un stéréotype ?

L'être selon Déwé Görödé est relié aux ancêtres, à la terre et aux éléments, au cosmos ainsi qu'aux autre femmes et hommes, selon les alliances entre clans qui donnent aux Kanak leur identité :

une île
où
la terre
et la pierre
parlent (…)
pour dire
la place
de l'enfant
à
naître [1]

Si Nicolas peut s'imaginer dépouillé, nu, pour la rencontre avec l'autre, Déwé, elle, sait qu'elle est toujours AVEC. Les racines de l'identité plongent dans la terre, ou plus exactement sont un extension du *cordon ombilical rendu à la terre* (page 14) car à la naissance, on rend ce lien à la terre, de même que la parure de la chrysalide tombe à terre : la vie se définit bien non comme une identité fixe de type « racine unique » mais comme une mue, avec une suggestion de métemsomatose. Ce moi-rhizome est prédisposé à l'accueil du monde et de sa diversité. Loin d'être déterminée par le passé, l'identité de l'autre kanak vu par Déwé est un « chemin vers les autres », écrit-elle. Et son envoi, à la fin du recueil, à une personnalité respectée et remarquable de la lutte autochtone internationale dessine ce sentier.

Pour Déwé, tout est signe dans sa vie ; *une fleur inattendue (…), une palme de cocotier (…) une odeur de coccinelle, un vol de mouche bleue* sont autant de signes de la mort imminente ou déjà accomplie : le cosmos et la communauté humaine sont un tout, il n'y a pas de coupure entre le monde et l'homme, entre les vivants et les morts. La mort au quotidien, dans le poème intitule « la mort », ce n'est ni la maladie ni le vieillissement, mais l'humiliation, la domination, la violence et l'assistanat : *la mort lente d'un peuple/ la mort programmée/de ceux qui dérangent*. On voit alors se manifester non seulement la conviction de la militante indépendantiste mais aussi celle de la féministe. C'est elle qui assume fermement les liens entre le poème et la mort :

La mort
de tous ceux en qui
à toute heure
du jour et de la nuit
meurent de mille morts
mes vers de femme Kanak
ou mes mots d'être Humain. [2]

L'ouverture à l'autre est une évidence pour elle, et elle définit l'utopie politique non seulement avec des termes comme « libre », « souveraine » mais

[1] Déwé, Poème « écrire », page 11.
[2] Déwé, poème « la mort », page 23.

BDD-A14487 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:48 UTC)

également « être ensemble », « peuple qui partage », et nous comprenons au sein de la communauté kanak mais aussi avec toutes les composantes de la société calédonienne. Ces propos engagent non seulement l'individu mais également son groupe et sans doute son parti. La devise de la Nouvelle-Calédonie adoptée quelques années plus tard, en 2008, n'a-t-elle pas été « terre de parole, terre de partage » ?

La définition de l'être par la rencontre, l'idée d'être avec, est fondamentale dans la pensée kanak. Lorsque Déwé écrit *que serait l'un/ sans l'autre* , il ne s'agit pas d'une formule proverbiale un peu creuse. C'est une allusion à une expression fréquente dans les contes kanak « u et duéé », désignant les fantômes ou revenants et les esprits de la forêt. Lorsque les personnages disent qu'ils sont seuls avec « u mâ duéé », il est question d'un état proche de la folie, liée à une profonde souffrance et amenant la perte de soi. Ces éléments sont ici inséparables d'un projet pragmatique. Par exemple, lorsque Déwé évoque « les déracinés, les déculturés, les sans repères », c'est pour dessiner un axe socio-politique ; ils sont, écrit-elle

à amener
à sortir
de l'asile
de l'aliénation
de la prison
du soi
de la solitude
du moi [1]

Alors que pour Nicolas, la solitude est propice au recentrement et à l'écoute de soi et de l'autre, (*dans l'oubli de soi réside le vrai*, écrit-il), Déwé exprime une pensée matérialiste : être, c'est être avec l'autre, et agir pour partager avec les démunis et les malheureux. Aucune perspective mystique, mais un accord avec la terre, la lumière, le ciel, le vent, ainsi qu'elle le dit dans « la terre » :

Une perle de rosée
Sur une tige d'igname
Ou un cœur de taro
Où palpite mon être
Au rythme de la terre [2]

Ainsi, le dialogue avec l'autre ne se tourne pas vers une fusion ; l'éthique qui se lit dans le poème « attente » est tournée vers des actions à projeter avec l'autre :

dire ce qu'il faut
écrire
pour trouver ensemble
le mot qui réconforte
la parole qui apaise
et l'acte qui libère [3]

Déwé Görödé rejoint ici, de manière inattendue l'analyse de Lévinas :

> La parole ne s'instaure pas dans un milieu homogène ou abstrait, mais dans un monde où il faut secourir et donner[4].

Dans cette éthique de lutte au quotidien s'inscrit également le sens de la création poétique, car il s'agit, sur le plan du langage, d'en découdre avec les

[1] Déwé, poème « être seul », page 34.
[2] Déwé, poème « la terre », page 39.
[3] Déwé, poème « attente », page 43.
[4] Page 238 dans Lévinas, *op. cit*.

BDD-A14487 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:48 UTC)

stéréotypes et la pensée unique, ici et ailleurs, dans une indifférenciation de l'ailleurs et de l'ici : « ici » se constitue par l'écoute, le dialogue et le partage. Nicolas Kurtovitch imagine le Soi pur comme *sans parure ni masque*, comme un cœur flottant, mobile qui peut aller vers toutes les frontières, vers tous les ailleurs. Ce que le Soi gagne à frôler l'altérité, c'est d'être regardé « avec une bienveillante ironie » par le voisin, écrit-il, au terme de l'opération de dépouillement effectuée par les poèmes.

Déwé Görödé insiste davantage, me semble-t-il, sur l'expérience d'une altérité consubstantielle à l'activité de l'écrivain : elle s'exprime et écrit aussi bien en paicî, sa langue maternelle, qu'en français. Ce duo est intérieur à son rapport à la langue du poème. Son travail poétique, elle le voit comme une activité d'estoc et de taille, il met en jeu avec une certaine violence, la matérialité des signifiants linguistiques, mais aussi le discernement, la rigueur, la volonté, tout autant que l'imagination :

Saisir le sens
à mots couverts
ou au figuré
de la césure
à la cassure [1]

Elle ne refuse pas la turbulence dans son rapport aux mots et expressions toutes faites :

Trier les mots
à demi mot
ou en porte-à-faux
de la brisure
à la démesure [2]

En affrontant la langue, l'écrivain affronte son autre le plus intérieur, dans toutes ses dimensions, de la suggestion la plus ténue à la bataille rangée. Ce qui est vrai de l'écrivain en général qui se confronte à la langue comme intérieur-extérieur, l'est particulièrement pour celui ou celle qui écrit en pays dominé et qui livre bataille :

Tailler l'idée
à la pointe du jour
ou au plus noir de la nuit
de la blessure
à la rupture
vivre l'écriture
en guenilles
ou en va-nu-pieds
vivre l'écriture
au pied du mur
et en terre étrangère
hors de moi
ou en outsider
dans cette langue
qui n'est pas mienne [3]

« Tailler » implique une métaphore sur des réseaux multiples : activité du sculpteur et du scripteur (appointer un crayon), c'est aussi une activité de jardinier, au sens d'élaguer, de supprimer l'inutile et l'inessentiel pour aller vers le vivant, favoriser

[1] Déwé, poème « création », page 54.
[2] *Ibidem.*
[3] *Ibidem.*

BDD-A14487 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:48 UTC)

la croissance et le développement de la vie. Ainsi jaillissent la liberté et le souffle, parole enfin retrouvée.

On le voit, la poésie n'est pas simplement messagère ou porte-parole, entremetteuse entre l'un et l'autre. Elle instaure l'ordre de la parole, et la dialectique du Même et de l'Autre, ou plus exactement du Même vers/à l'Autre. La communication croisée et hybride intègre l'écoute de Soi et l'écoute de l'Autre ; l'écoute de Soi inclut la parole dite à l'Autre, tandis que l'écoute de l'Autre inclut la parole de l'Autre qui entend sa propre parole dite à Moi. Cet échange entre Moi et l'Autre, ou de Moi vers l'Autre est indispensable à la construction du Moi et à la reconnaissance de l'Autre, à la révélation de l'être. *Dire le vrai*, pour reprendre le titre du recueil, c'est donc témoigner de Soi mais surtout de l'Autre en soi, de l'Autre pour soi, écrire et témoigner de l'identité des uns et des autres, de l'altérité, de la solitude, de la mort, du vivre ensemble. Dire le vrai, c'est dévoiler, c'est révéler, c'est effectuer un travail à deux qui engendre, du moins les deux poètes l'espèrent, la société de demain.

Conclusion

Plus qu'ailleurs peut-être la vie sociale, la vie civique en Nouvelle-Calédonie est liée à la présentation de l'Autre au Même : le même étant défini comme l'instance qui édicte les normes, fixe les lois de l'échange. C'est le statut figé de ce face-à-face qu'ont modifié les « événements » de 84-88, puis les accords politiques et économiques appelés Accords de Matignon. À ce moment de l'histoire, un référendum d'autodétermination aurait, semble-t-il, aurait donné force à cette confrontation, sans possibilité qu'il y ait du jeu dans la société. C'est pourquoi a été préparé puis validé l'Accord de Nouméa, qui tente de poser les bases, les conditions de possibilité d'un « destin commun ». Les problématiques de l'altérité et du « commun » sont donc d'une actualité brûlante de Nouvelle-Calédonie, où récemment, lors des élections des assemblées de province, le programme d'un parti politique comportait l'effort de création d'un drapeau commun, alors qu'actuellement ce sont deux drapeaux qui flottent sur tous les bâtiments officiels : l'emblème du FLNKS et le drapeau français.

Reprenons en l'adaptant à notre propos, la question de François Jullien : qu'arrive-t-il à la pensée quand elle quitte, tel le Bateau ivre, « l'Europe aux anciens parapets »[1] ?

Et appliquons-la à la poésie, qui chante même en des temps de détresse de doute, d'interrogation.

La poésie telle qu'elle se pose en Nouvelle-Calédonie dans ce recueil nous suggère que c'est dans l'entre, dans l'écart, que se situe la jouissance de la diversité, que peut se déguster de la variété. C'est elle qui nous amène à penser la fécondité de l'autre.

Bibliographie

Fanon, F., *Peau noire, masque blanc*, éditions du seuil, 1952.
Görödé, D. et Kurtovitch, N., *Dire le vrai*, éditions Grain de sable, Nouméa,1999. (édition de poche, même éditeur, 2000.)
Jullien, F., *L'Écart et l'Entre Leçon inaugurale de la Chaire sur l'altérité*, éditions Galilée, 2012.
Lévinas, E., *Totalité et Infini, essai sur l'extériorité*, [édition originale Martinus Nijhoff, 1971], éditeur Kluwer Academic, 1ère publication 1990, Le Livre de Poche, édition 12, 2009, Biblio essais

[1] Page 20, François Jullien, *op. cit.*

BDD-A14487 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:48 UTC)